

devant nous la certitude du jugement et des rétributions à venir.(...)
« Heureux ceux qui meurent dans la paix du Seigneur. Leur sépulcre sera glorieux. Leur espérance est pleine d'immortalité. » C'est ainsi qu'a parlé l'Esprit Saint. N'est-il pas permis de penser que les longues et rudes souffrances qu'endurent nos soldats, celles qui accompagnent leur mort, la cause pour laquelle ils tombent, inclinent en leur faveur la souveraine clémence ? Eux, ils ont fait « leur devoir ». Ils n'ont refusé à la patrie ni leurs peines, ni leur sang. Ils ont donné, pour la plupart, espérons-le, au Dieu de leur baptême, le gage d'une existence chrétienne, ou tout au moins le dernier battement d'un cœur pénitent. Et vous, chers frères, quelle aide apporterez-vous aux besoins de leurs âmes ? (...) Oh ! Priez, nos très chers frères, priez pour ces âmes nombreuses qui attendent de vous soulagement et pitié....

Nous avons ordonné et ordonnons ce qui suit :
un service solennel pour les âmes des soldats morts pour la France, au cours de la guerre actuelle, sera célébré en notre Eglise cathédrale, le 11 novembre [1917] à 10heures.

Extraits de la *Lettre pastorale de Mgr de Llobet, évêque de Gap, recommandant la prière pour les morts et prescrivant un service pour les soldats morts pour la France.*

Salut, ô Vierge immaculée

Saut, ô vierge immaculée,
brillante étoile du matin,
que l'âme incertaine et troublée
n'a jamais invoquée en vain !
De tes soldats exauce les prières,
du haut du ciel daigne les protéger.

Mère bénie entre toutes les mères, sois leur propice au moment du danger.

Jadis, comme en un sûr asile,
nos jours s'écoulaient dans la paix,
tout semblait à nos cœurs facile,
et se paraît de doux attraits ;
Mais voici l'heure où de cruelles guerres
ont rendu lourd ce fardeau si léger.

(Cantiques et prières pour le temps de guerre, Librairie Mignard, 1915)

Prière du 11
novembre 2017



ANNIVERSAIRE DE L'ARMISTICE

PRIERE DU 11

NOVEMBRE 2017

TEMOIGNAGES DE LA GRANDE GUERRE

Ma petite, il faut que je me tire d'ici

Aux armées, le 25

mai 1917

Je trace des lignes à la plus grande gloire de tout le Carmel, en la personne de sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus. Simple sergent au 70^e d'infanterie, j'ai toujours eu pour elle une dévotion et une confiance sans bornes.

Nous avons attaqué le 30 avril dernier, et l'action fut des plus rudes. Je m'étais mis sous la protection de la sainte, mais les mitrailleuses allemandes nous fauchaient sans pitié. A ce moment critique, je dis à sœur Thérèse : « Ma petite, il faut que je me tire d'ici ; à toi de me secourir, et je publierai ton intervention. » A peine cette prière formulée, on m'envoya porter un ordre au lieutenant, et, ayant fait quelques pas, j'entendis une détonation derrière moi. Je me crus blessé, et néanmoins je continuai ma route. Le soir venu, quand nous pûmes enfin poser sac à terre, j'ouvris le mien, et quelle ne fut pas ma surprise de voir mon linge en charpie, mes boîtes de sardines dessoudées, mes papiers et lettres pulvérisés. J'avais reçu une balle explosive dans le dos, qui heureusement s'était arrêtée à temps, sans pénétrer même ma capote. Je devais donc la vie à ma sainte protectrice. J'ai placé mes hommes sous sa garde, et elle veille sur eux incontestablement.

P.

Boschet,

sergent au 70^e d'infanterie, 11^e

compagnie

De la vaillance au découragement

(lettre d'une mère de famille publiée dans « La Grande guerre du XX^e siècle » n°6, 1917)

Monsieur l'aumônier, une note ayant paru dans mon journal La Croix pour indiquer aux familles la manière de se mettre en rapport avec les prêtres du régiment de leur fils, j'en profite. Jusqu'ici je savais mon fils

bon chrétien, vaillant. Je le laissais libre et ne voulais pas avoir l'air de m'immiscer dans ses affaires personnelles. Mais la guerre en se prolongeant use les énergies. Mon enfant se trouve dans une passe difficile. Cet été, il était plein d'ardeur, et, voyant que la fin du fléau ne se fait pas entrevoir, je sens dans toutes ses lettres le découragement. Voici dix-huit mois qu'il est sur le front... C'est vous dire qu'il a été un peu partout...

A cette heure, il faut plus d'énergie que jamais. Je lui parle comme à un chrétien, mais, à un troisième hiver, c'est bien dur de parler de sacrifice ! Aussi je compte sur votre cœur de prêtre pour remonter cet enfant. Jusqu'ici, il est resté fidèle à ses pratiques chrétiennes, mais les natures délicates souffrent plus de cette vie de camp, où rien n'élève l'esprit.

Fier d'être Français

(lettre d'un soldat juif à son général)

6 septembre 1917

Mon Général,

Je me suis permis de demander à passer dans l'infanterie pour des motifs d'ordre personnel. Mon cas est en effet assez différent de celui de la plupart des combattants.

Je fais partie d'une famille israélite, naturalisée française, il y a un siècle à peine. Mes aïeux, en acceptant l'hospitalité de la France, ont contracté envers elle une dette sévère ; j'ai donc un double devoir à accomplir : celui de Français d'abord ; celui de nouveau Français ensuite. C'est pourquoi je considère que ma place est là où les risques sont les plus nombreux.

Lorsque je me suis engagé, à 17 ans, j'ai demandé à être artilleur sur la prière de mes parents et les conseils de mes amis qui servaient dans l'artillerie. Les «appelés» de la classe 1918 seront sans doute envoyés prochainement aux tranchées. Je désire les y devancer.

Je veux après la guerre, si mon étoile me préserve, avoir la satisfaction d'avoir fait mon devoir, et le maximum de mon devoir. Je veux que personne ne puisse me contester le titre de Français, de vrai et bon Français.

Je veux, si je meurs, que ma famille puisse se réclamer de moi et que jamais qui que ce soit ne puisse lui reprocher ses origines ou ses parentés étrangères.

J'espère être physiquement capable d'endurer les souffrances du métier de fantassin et vous prie de croire, mon Général, que de toute mon âme et de tout mon cœur je suis décidé à servir la France le plus vaillamment possible.

Veillez agréer, mon Général, l'assurance de mon profond respect et de

mon entier dévouement.

Henry LANGE

Henry Lange fut tué le 10 septembre 1918 à la tête de sa section. Il avait vingt ans.

Paroles de poilus (lettres et carnets du front 1914-1918) ed. Folio

Un troisième hiver de guerre

Extrait des Carnets de l'abbé Cabaret

(prêtre, il n'était pas aumônier mais éclaireur dans un régiment d'artillerie)

Samedi 3 février 1917 : dès le matin, je pars en compagnie d'un puni de prison, pour prendre «au mannequin » la garde pendant 8 heures.

Lorsque midi arrive nous voulons goûter à la pitance que nous avons apportée : une tranche de porc froid. Comme il est frais c'est encore ce qui nous paraît le meilleur. Le pain est gelé : la mie, en particulier, offre l'aspect de la neige sous le soleil. La croûte passe encore, mais chaque bouchée de mie produit sur la langue une sensation de neige. Pour le vin c'est autre chose : une fois versé dans le quart il achève de se cristalliser à moitié ; une seule gorgée avalée nous serre les tempes comme dans un étai et fait songer à la congestion. Ce n'est pas du liquide mais une sorte de gelée de groseille qui s'agglomère dans la moustache. Il faut se consoler en pensant que, ce soir, ce sera la même chose, même froid, même menu...Quand il est 10 h, j'étends par terre deux couvertures. Tout habillé je m'étends à côté de mon prisonnier dans l'étroit espace du souterrain...Nous attendons le sommeil qui tarde bien : nous avons si froid ! Enfin la fatigue l'emporte. Je me réveille vers 2 h du matin, le visage glacé, du frimas plein la moustache et la barbe, jusqu'au menton. Je ne sens plus mes pieds. La nuit, pour moi, n'est plus un repos mais une continuelle souffrance. Si je n'avais quelqu'un à côté de moi je crois bien que je pleurerais de douleur et de dégoût.

Le triple hommage de l'affection, du respect et de la prière

(Extraits de la Lettre pastorale de Mgr de Llobet, évêque de Gap. Il fut appelé sous les drapeaux en 1916 et sera démobilisé en 1919. Il sera un des deux seuls évêques appelés sous les drapeaux)

Aux

Armées, 14 octobre 1917

Nos très chers frères,

La commémoration des Fidèles trépassés et les jours attristés de novembre dirigeront vos pas, à la ville comme à la campagne, vers la

terre sacrée des cimetières qui gardent les corps de vos chers disparus....
Que de tombes, hélas ! doublement chères celles-là, auprès desquelles il ne vous est point permis d'épancher votre douleur et votre tendresse !
Lorsque la vague ennemie aura été refoulée, le territoire libéré verra venir ceux qui auront la consolation de pouvoir s'agenouiller sur la tombe des valeureuses victimes de la lutte héroïque. La vue de ces immenses nécropoles qui jalonnent la ligne et témoignent de l'âpreté de la bataille, le spectacle de ces camps de mort où la fraternité du sommeil réunit ceux qu'a couchés inanimés la communauté du sacrifice emplira leurs âmes d'épouvante, d'admiration et de pitié.
Ils saisiront alors ce qui a passé de poignant, de tragique, dans le cœur de ceux qui vécurent ici les heures de la grande guerre. Aumôniers et soldats, en pénétrant recueillis, tête nue, dans ces cimetières, nous nous savons les délégués de la famille, de la patrie, de la religion et, à ces titres, nous tenons à honneur d'apporter à la mémoire de nos frères d'armes le triple hommage de l'affection, du respect et de la prière. (...)
Le présent n'aurait pas de sens, il ne serait pour ceux qui souffrent, pour les opprimés et les persécutés de ce monde, qu'une incohérence ou une injustice, une fatalité sombre ou une sinistre ironie, si l'au-delà, grâce à la parole révélatrice de Jésus-Christ, ne découvrirait